

Liberté

Quelques mystères humains (autour de Sente, une chorégraphie de Lucie Grégoire)

Denise Desautels

Danses

Volume 43, numéro 4, novembre 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/32917ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (2001). Quelques mystères humains (autour de Sente, une chorégraphie de Lucie Grégoire). *Liberté*, 43(4), 5–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Quelques mystères humains
(autour de *Sente*, une chorégraphie
de Lucie Grégoire)
Denise Desautels

1

Pieds et chevilles fermes, hanches souples, tête lumineuse, le corps debout accapare tout l'espace de la danse et le doute. Étrange statue, encerclée de cendres et de souffles, il s'enfonce dans le sol, d'où il resurgira avec ses arcs de cercle, ses spirales, tandis que le fado et la voix de la poète feront tourner la chambre, la mémoire, la nuit et jusqu'aux gestes graves, enfin sortis de l'ombre, attirés par la collusion des musiques labyrinthes : intuitions, désirs, soifs, ventouses mauves aux bras de la danseuse. Plus tard, on le pressent déjà, l'horizon s'effacera, seules existeront, entremêlées, la pensée qui en aura jailli et l'inimaginable vertige.

La poète ne sait rien, ne sait plus de qui elle parle, ni à qui elle s'adresse, ni même si ses mots ont encore une résistance ou de l'écho, lorsque sa langue s'enroule au corps de la danseuse, liane mouvante chargée d'énigmes et de secrets. Sa voix existe pourtant : « Une chorégraphie de l'émotion pousse à l'extrême l'interdit, l'espoir. Parfaites dissonances jusqu'au bout de tes ongles », et on l'entend, sa voix éperdue qui court de l'épaule à la paume, guette la joie derrière le geste, cherche la fissure à l'épaule par où s'insérer, puis violemment se lève, se met à nu, urgente et pure comme un cri, sa voix, puis se reprend, rapidement s'allège, prend la forme d'un fil quand le corps avec lenteur descend, tremble sur sa tige d'os, remonte et redescend, en légères saccades, va tout entier se déposer sur une seule cheville emplie d'exigences et de remous. Car le violet des vagues s'y est entassé.

Oui, on l'entend se taire, sa voix, par nécessité quand le corps de la danseuse repliée en elle-même, longuement immobile, prend sur lui la responsabilité du silence. Tandis qu'il se relève, toujours avec lenteur, parmi les vagues, on voit se déplier autour de lui urgences et passions. Derrière ses paupières, tout à coup, on est moins seul avec ses mensonges et ses chutes. Des choses, qui n'ont pas encore de nom, se mettent à bouger et à bavarder à l'intérieur de soi, comme si l'inouï de ces choses venait de prendre vie et souffle, comme si une lueur encore fragile dessinait sa trajectoire dans la noirceur du réel. Le vent a tourné, a creusé le paysage. Alors, du fond de l'air, monte une petite cantate dans laquelle, à la manière d'un chœur, corps, voix, fado déballent, un par un, quelques grands mystères humains.